

Note de lecture

L'éleveur, le zootechnicien et le sociologue

DARRÉ (J.P.), HUBERT (B.), LANDAIS (E.), LASSEUR (J.). Raisons et pratiques. Dialogue avec un éleveur ovin.

Dossier publié par la revue *Etudes rurales*, juillet-décembre 1993, (131-132) : 107-181.

La revue *Etudes rurales* a publié un dossier qui présente une double originalité sur le fond, comme nous le verrons ci-dessous, mais aussi dans la forme. Il est en effet inhabituel que les revues scientifiques consacrent près de 80 pages à un sujet unique. Le fait que cette prestigieuse publication du Laboratoire d'Anthropologie sociale de l'Ecole des Hautes études en sciences sociales, publiée avec le concours du CNRS, ouvre ainsi ses colonnes à un dossier consacré à l'élevage, méritait à lui seul l'attention des lecteurs de cette revue. Ajoutons que l'un des co-auteurs est un ancien chercheur du CIRAD-EMVT*, et qu'un autre, chef du département SAD de l'INRA**, a récemment participé à l'évaluation de l'EMVT et a rédigé l'actualité du présent numéro.

De quoi s'agit-il*** ? D'un double dialogue :

- entre un chercheur (zootechnicien) et un éleveur ;
- entre des zootechniciens et un « sociologue » au sujet de l'interprétation que l'on peut faire de l'analyse du précédent dialogue.

Comment se justifie cet exercice assez inhabituel ?

L'« entretien » entre chercheur et éleveur est la base même du travail du chercheur, dès lors qu'il s'intéresse à des exploitations agricoles réelles et non pas à des expériences de laboratoire ou à des statistiques. Les exploitations étant son terrain d'observation, il est normal qu'il y collecte son information et ses données, notamment en interrogeant l'éleveur. On est donc bien dans la situation élémentaire de toute recherche de terrain.

Cette situation banale et qui semble aller de soi conduit à se poser un problème de fond : celui de la validité des données recueillies, autrement dit de la fiabilité de l'information que le chercheur tire des réponses de l'éleveur.

Ceci pose la question de la qualité de la relation entre le chercheur et son interlocuteur. Il faut, dira-t-on, que le chercheur « mette l'éleveur en confiance » pour que

celui-ci ne « biaise » pas dans ses réponses et dise vraiment ce qui est et ce qu'il pense. On a longtemps cru qu'il suffisait que le chercheur se place dans ces conditions pour que les réponses obtenues soient objectives et le problème résolu.

Les analyses sociologiques, socio-linguistiques et ethnologiques nous ont appris que c'est là un point de vue assez sommaire, qu'il ne rend pas compte de la réalité d'une relation de ce genre.

Du côté du chercheur, il est admis que la représentation qui guide son questionnement est la grille d'analyse qu'il a en tête, c'est-à-dire une certaine construction mentale que nous pourrions qualifier de « rationnelle », par référence à la pensée de la science agronomique. Dans le cas présent, il s'agit du concept de « système d'élevage » qu'utilisent les zootechniciens de l'INRA-SAD, comme ceux du CIRAD-EMVT. Admettre cela, c'est accepter implicitement deux propositions :

1 - dire qu'il y a construction, c'est dire que le chercheur choisit dans le réel ce qui lui paraît important et l'organise selon un schéma qui lui semble judicieux. Sa représentation implique donc que d'autres soient possibles. N'avons-nous pas tous l'expérience des différences qui séparent les conceptions des uns et des autres, y compris entre chercheurs ?

2 - la représentation du chercheur, scientifiquement fondée, est d'une autre nature que celle de l'éleveur ; elle est considérée par le chercheur comme plus juste, plus objective, tant il est vrai qu'aux yeux des scientifiques, les représentations sociales apparaissent encore largement irrationnelles.

Or ce que l'on découvre de plus en plus, c'est qu'il existe bien une pensée de la pratique, c'est-à-dire que tout acteur – l'éleveur en l'occurrence – construit lui aussi l'univers de son action, et donc procède aux mêmes opérations mentales que le chercheur, mais dans d'autres conditions et sur la base d'une toute autre démarche, celle de sa propre expérience pratique. Ce sont ces représentations issues de la pratique que l'on tente à l'INRA-SAD de décrire sous le terme de « modèle d'action » des agriculteurs et des éleveurs.

La question est de savoir quel statut donner à la pensée de la pratique par rapport à la pensée scientifique. Deux observations peuvent être faites à ce propos. La première, c'est que la réflexion scientifique peut être considérée comme n'étant rien d'autre que la pensée de la pratique scientifique et qu'il s'agit donc simplement de confronter deux démarches de même ordre. La seconde, c'est que cette pratique scientifique n'est pas en elle-même hors de la société****. Tout au contraire, la pensée agronomique

* Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement, département d'élevage et de médecine vétérinaire.

** Institut national de la recherche agronomique, département Systèmes agraires et Développement.

*** Le travail comprend 6 parties : une introduction, par J.P. Darré et B. Hubert ; une présentation des contextes et objectifs de l'étude par J. Lasseur et E. Landais ; la transcription intégrale du dialogue entre J. Lasseur et l'éleveur ; son analyse par J.P. Darré ; son commentaire par E. Landais et J. Lasseur ; une bibliographie complète l'étude.

**** E. Landais avait déjà développé ce point de vue, à propos de la recherche vétérinaire tropicale, dans un précédent article intitulé : « Sur les doctrines des vétérinaires coloniaux en Afrique noire », *Cahiers ORSTOM, sér. Sci. hum.*, 1990, 26 (1-2) : 33-71.

française contemporaine est particulièrement imprégnée du modèle productiviste qui a dominé l'agriculture et l'élevage dans leur phase de modernisation depuis les années 50. C'est parce que ce modèle est aujourd'hui profondément remis en cause que l'on découvre que les praticiens ont une pratique que l'on peut aussi qualifier de rationnelle, si l'on veut bien y voir un ajustement des moyens qui sont à leur disposition, pour des fins que sont les leurs.

Dès lors, l'entretien entre le chercheur et l'éleveur n'a plus seulement pour objectif de permettre au premier de collecter ses données pour en nourrir son propre modèle (à la fois analytique et normatif), mais de se servir de l'entretien pour découvrir le « modèle d'action » de l'éleveur. Ses questions ne visent donc plus à adapter au cas étudié un modèle préformé et supposé apte à rendre compte des comportements de tout « homo zootechnicus » (celui qui vise à satisfaire les besoins alimentaires de ses animaux pour leur permettre d'extérioriser au mieux leur potentiel de production, etc.). Elles doivent aussi conduire à expliciter la façon dont l'éleveur, dans les conditions de sa pratique, se pose ses propres questions et y apporte ses propres réponses. L'écart entre ce que pense et ce que fait l'éleveur d'une part, et ce que pense le zootechnicien de ce que l'éleveur devrait faire d'autre part, n'est plus apprécié par le chercheur en termes d'écart par rapport à la rationalité, donc d'erreur de l'éleveur. Il est analysé comme un décalage d'appréciation, qui pose question aux deux interlocuteurs et définit le champ d'un véritable dialogue, ce qui, aux yeux du sociologue, ne garantit d'ailleurs pas encore que celui-ci soit possible si le phénomène de domination symbolique n'est pas écarté.

En première analyse, cet exercice a de quoi surprendre, voire irriter les zootechniciens autant que les sociologues. En effet, pour les premiers, la parole de l'éleveur n'a tout simplement aucun statut dans le champ de sa science. Ce qui ne soulève pas de problème tant que l'on reste dans le domaine d'une discipline expérimentale, centrée sur l'animal. Le propos des auteurs n'intéressera donc que ceux qui ont accepté de modifier tout à la fois leur pratique et leur objet de recherche pour s'intéresser aux systèmes d'élevage et à leur gestion concrète par les éleveurs. Pour eux, la question est difficile, comme l'écrivent E. Landais et J. Lasseur (p. 166) : « tenus de construire leur démarche dans le cadre des règles du discours scientifique en vigueur dans leur domaine de recherche, ces chercheurs manifestent souvent une attitude ambivalente vis-à-vis d'un matériau dont ils savent ne pas pouvoir se passer, mais dont un souci de rigueur les pousse à se méfier – à juste titre –, puisqu'ils sont parfaitement conscients (...) de ce que le contenu factuel des assertions de leurs interlocuteurs peut fort bien ne pas correspondre à la matérialité des faits ».

C'est pour dépasser cette contradiction, et fonder rigoureusement le statut scientifique d'une méthode d'analyse du dialogue entre chercheurs et éleveurs, qu'a été entre-

prise la recherche pluridisciplinaire dont rend compte ce dossier. C'est dans la collaboration avec les sciences de l'homme et de la société que ces « zootechniciens-systémiciens » sont allés chercher la solution à leur problème. Sans doute, cette démarche ne fera que renforcer les préventions des zootechniciens issus de la pensée classique : ne sont pas là du domaine du vrai et du réfutable, en un mot du domaine de la vraie science ?

Quant aux sociologues, leur première réaction face à ce type de dialogue sera de s'indigner : comment les zootechniciens ont-ils pu nier l'existence d'une pensée de la pratique, disqualifier au nom de la science et de la technique réunies les savoirs, les savoir-faire et les compétences des éleveurs ?

En second lieu, ils se demanderont si leur propre démarche, libre des a priori du zootechnicien, tout entière tournée vers le souci de donner à leurs interlocuteurs la latitude de faire valoir leur point de vue et techniquement conçue dans cet objectif, ne serait pas infiniment plus efficace que celle des zootechniciens. Pourquoi alors ne pas confier à des sociologues purs et durs le soin de mener ces enquêtes ?

En fait, les choses ne sont pas si simples. Le dossier convaincra rapidement le lecteur que le chercheur qui va se livrer à ce travail devra être parfaitement compétent dans le domaine zootechnique pour pousser l'investigation à fond et déboucher sur des conclusions utiles, y compris dans ce domaine particulier.

L'écueil d'une démarche qui met les représentations du praticien au centre de l'analyse, est de justifier toute pratique au nom des conceptions qui la sous-tendent et, finalement, d'idéaliser ces représentations, de leur donner un statut de norme face aux représentations scientifiques, soumises à leur tour à la même disqualification symbolique, au nom du culte de savoir-faire pratiques mythifiés. Cette attitude assez répandue est à l'origine de l'incompréhension fréquente entre les socio-anthropologues et les agronomes, zootechniciens, vétérinaires, forestiers, etc., qui partent de l'hypothèse qu'il est nécessaire d'améliorer les techniques utilisées, et que leur science est capable d'en fournir les moyens. Que les éleveurs soient d'Afrique ou d'ailleurs, comme celui qui dialogue avec J. Lasseur, leurs savoir-faire pratiques ont bien évidemment leurs propres limites, leurs inerties, leurs blocages, sans pour autant être figés, contrairement à l'idée qui voudrait en faire les témoins d'une antique sagesse. L'intérêt de l'intervention du zootechnicien plutôt que du sociologue, c'est sa capacité à interpréter en termes techniques les pratiques et les représentations de l'éleveur, ce que le sociologue fera inévitablement moins bien puisqu'il ne dispose pas des références requises. Mais pour que ce travail soit bien fait, il lui faut maîtriser suffisamment la technique du sociologue. Dans l'état actuel des choses, la réunion de ces deux compétences ne va pas de soi. Le texte qui nous est proposé est néanmoins un bon exercice d'école destiné à démontrer que c'est bien

ce but qu'il s'agit d'atteindre, en utilisant une situation que l'on pourrait encore qualifier d'hybride, celle où le zootechnicien-enquêteur cherche sa voie en développant une pratique de l'entretien encore peu expérimentée.

L'analyse qui est faite du contenu du dialogue s'appuie sur une méthode socio-linguistique qui permet de mettre en évidence les schémas de pensée de deux interlocuteurs. Elle apporte des éléments pour instruire ce dossier et apprendre à maîtriser la relation d'un dialogue méthodologiquement souhaitable. On pourrait bien sûr s'intéresser aux conséquences d'un dialogue ainsi construit sur les pratiques ultérieures de l'éleveur mais il y a tout lieu de penser qu'il ne peut manquer de les faire évoluer. On retrouve là une autre dimension de la recherche de l'INRA-SAD, en l'occurrence son investissement en direction de la recherche-action.

En définitive, l'expérimentation méthodologique présentée par ces textes engage la réflexion du zootechnicien autant que celle du sociologue sur des chemins encore inexplorés. Zootechniciens et pastoralistes y trouvent une voie ouverte dans la direction de l'étude des pratiques des éleveurs. En ce qui concerne plus particulièrement les tropicalistes, l'analyse du décalage entre les conceptions du chercheur et celles de l'éleveur remet à leur juste place, les difficultés souvent invoquées de la communication avec des acteurs appartenant à des sociétés très différentes : ici comme ailleurs, « la compréhension est un cas particulier du malentendu » (selon la belle formule du linguiste A. Culioli, cité par J.P. Darré, p. 114).

En référence aux terrains de recherche-développement en coopération dans les régions chaudes, ces démarches amènent le zootechnicien tropicaliste à se poser quelques questions très spécifiques :

- l'expérience rapportée séduit puisqu'elle met en avant et au centre de la méthode, l'acteur auquel il faut porter plus que jamais attention ; au sein du CIRAD-EMVT, nous avons à ce titre prôné à plusieurs reprises l'intérêt de l'association avec les sciences humaines pour résoudre les problèmes du développement de l'élevage ;

- il ne faut néanmoins pas dissimuler que la différence culturelle entre acteur et chercheur risque d'être encore plus grande au Burkina Faso, en Nouvelle-Calédonie, au Zimbabwe, au Viêt-nam ou au Tchad.... qu'elle ne l'est dans le Sud de la France. Comme nous le rappelait un collègue sociologue africain, cela ne s'applique d'ailleurs pas uniquement aux chercheurs expatriés, c'est également vrai des chercheurs nationaux qui ne sont pas nécessairement les mieux préparés pour aborder ce type de dialogue avec les producteurs de leur pays ;

- de même, l'absence ou l'insuffisance de la maîtrise des langues locales ne peut être sous-estimée pour appliquer une telle démarche ;

- nos dispositifs de recherche souvent modestes et trop peu transdisciplinaires peuvent aussi constituer une forte contrainte pour développer au Sud de telles démarches ;

- enfin, nous travaillons en recherche en coopération avec des partenaires qui définissent des priorités en fonction de leurs propres objectifs scientifiques, politiques et de développement. Nos partenaires doivent être convaincus de l'intérêt et de la priorité de notre démarche car leurs contraintes techniques et économiques sont telles, que les priorités de recherche risquent d'être orientées plutôt vers des actions dont les impacts apparaissent plus immédiats sinon spectaculaires.

Pour la sociologie, cette étude soulève un ensemble de problèmes de méthode et de fond qui ouvrent de nouvelles pistes de recherche au moins dans deux directions : celle d'une sociologie de l'acteur d'une part, celle d'une sociologie de la technique d'autre part. Or ces deux voies donnent actuellement lieu à de multiples débats et à des avancées fécondes au sein de la discipline. On peut donc dire que l'INRA-SAD, en s'y engageant, accompagne les développements actuels de la sociologie et que, par l'originalité interdisciplinaire de sa démarche, peut y contribuer de façon significative.

Le dossier « Raisons et pratiques » le démontre, tant sur le fond que sur la forme, puisqu'il combine avec beaucoup de pertinence les deux niveaux de dialogue évoqués au début de cette analyse, le débat entre le zootechnicien et l'éleveur renvoyant de manière magistrale au débat nécessaire entre le sociologue et le zootechnicien.

On chercherait probablement en vain dans la bibliographie la trace d'une expérience analogue à cette étude interdisciplinaire aussi originale qu'inédite.

Marcel Jollivet, sociologue, CNRS, Université Paris X-Nanterre.

Philippe Lhoste, agronome-zootechnicien, directeur des programmes CIRAD-EMVT, Montpellier.

Erratum

Revue Elev. Méd. vét. Pays trop., 1995, 48 (1) : 37-40.

Les auteurs nous prient d'ajouter leurs Remerciements :

Ce protocole a été réalisé en collaboration par l'Institut de recherches zootechniques et vétérinaires (IRZV) de Garoua et le Laboratoire national vétérinaire (LANAVET) de Boklé dans le cadre du suivi zootechnique et sanitaire financé par le projet Garoua 2.